

Michel Brunet

LE TRADUCTEUR, UN CRÉATEUR

Un proverbe italien prétend que traduire c'est trahir. L'auteur de ce dicton est peut-être un écrivain sans talent et sans succès qui en voulait à celui qui avait traduit ses oeuvres indigestes.

Un poète canadien, Octave Crémazie, était conscient du fait que la traduction peut servir efficacement à la diffusion d'une littérature et au rayonnement des écrivains. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas d'être injuste envers les traducteurs. Dans sa célèbre lettre du 29 janvier 1867 à son ami Casgrain, après avoir déclaré que la littérature canadienne n'avait pas d'avenir parce que les Canadiens ne possédaient pas une langue bien à eux, il ajoutait :

Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis qu'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt-ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs. La traduction a cela de bon, c'est que si un ouvrage ne nous semble pas à la hauteur de sa réputation, on a toujours la consolation de se dire que ça doit être magnifique dans l'original.

Cette boutade de Crémazie me rappelle une anecdote de la cour de *St-James* au XVIII^e siècle. Un duc britannique fat et brouillon s'était laissé convaincre par une épouse ambitieuse qu'il devait devenir ambassadeur à Madrid. L'ambassade de Sa Majesté britannique à la cour espagnole étant libre, le noble lord, accompagné de sa volontaire moitié, présenta sa requête au souverain. Celui-ci lui répondit qu'il n'avait pas encore fait le choix de son ambassadeur. Quelques semaines plus tard, il demande au solliciteur tenace s'il savait l'espagnol. Celui-ci répondit qu'il ignorait cette langue mais qu'il l'apprendrait immédiatement. Revenu au foyer, il informa son épouse de la question royale. Sans aucun doute, conclut le couple qui ne demandait qu'à prendre ses désirs pour la réalité, le roi songeait à le nommer ambassadeur

LE TRADUCTEUR, UN CRÉATEUR

en Espagne. Les meilleurs professeurs d'espagnol de Londres s'installèrent au palais du futur ambassadeur et lui firent subir quotidiennement, sous la surveillance intéressée de la duchesse, une torture connue aujourd'hui sous le nom de la méthode Berlitz. Après deux mois de gavage espagnol, le duc accourut à la cour pour annoncer triomphalement au roi qu'il parlait et lisait enfin la langue des hidalgos. Tous les courtisans, qui avaient observé avec amusement les démarches et les peines du couple en quête d'une faveur, attendaient ce moment crucial. Le roi déclara au lord rempli d'espoir qu'il était heureux d'apprendre cette bonne nouvelle et qu'il l'enviait puisqu'il pourrait dorénavant lire *Don Quichotte* dans son texte original, les traductions anglaises ne valant rien, lui avait-on dit. L'affaire valut à la cour un moment de distraction et mit fin aux calculs d'un couple dont l'ambition était directement proportionnelle à sa naïveté.

J'ai toujours eu la conviction qu'on est injuste envers les traducteurs. Dans un monde où l'électronique et les nouvelles sources d'énergie ont aboli les distances, le rôle d'agents de communications et d'échanges qu'ils ont toujours joué s'est considérablement élargi. Ils ont la responsabilité d'aider les hommes à mettre en commun leurs connaissances, leurs expériences, leurs découvertes, leurs espérances, leurs épreuves, leurs définitions d'eux-mêmes et du monde. La France des XVIII^e et XIX^e siècles s'est transformée politiquement et économiquement parce que ses traducteurs et ses auteurs lui ont révélé le monde anglo-saxon. Des écrivains prestigieux, tels Diderot et Vigny, sont devenus traducteurs pour initier leurs compatriotes à une civilisation qui a enrichi l'humanité pendant plus de deux siècles.

Le romantisme français a beaucoup emprunté à l'Allemagne. Eugène de Vogué a révélé l'âme russe aux lecteurs français et contribué au rapprochement franco-russe qui sortit la France de son isolement diplomatique à la fin du XIX^e siècle. Qui évaluera l'impact de la traduction des oeuvres littéraires et scientifiques américaines sur l'évolution de la pensée française en esthétique, dans les sciences exactes et en sciences sociales depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale? Un boursier de l'Unesco du Cameroun, qui avait étudié à Paris et dont j'ai dirigé le stage de recherches à Montréal, m'avouait que les professeurs les plus compétents et les plus dynamiques de la Sorbonne se recrutent parmi ceux qui se tiennent au courant des derniers ouvrages scientifiques publiés aux États-Unis.

Au Canada français, les traducteurs ont une tâche privilégiée à remplir. Petit et faible

LE TRADUCTEUR, UN CRÉATEUR

flot de langue française perdu au sein d'un continent anglophone, notre collectivité a tout intérêt à connaître, à comprendre et à exploiter ce monde qui nous entoure et dont la pression peut nous asservir si nous manquons de vigilance. Refuser ce monde c'est nous condamner à la stagnation. L'accepter sans chercher à l'assimiler c'est nous réduire à la servitude. La solution créatrice et libératrice consiste à nous approprier ses méthodes et ses moyens pour enrichir notre propre existence. En nous fournissant le vocabulaire français qui décrit et explique la civilisation anglo-nord-américaine, nos traducteurs nous aident à en prendre possession, à l'intégrer à nous-mêmes. Le premier geste du propriétaire n'est-il pas de nommer les objets mis à son service?

L'historien qui cherche à saisir l'évolution contemporaine de la collectivité franco-québécoise, marquée par sa plus grande confiance en elle-même, par sa disposition à assumer lucidement son passé et son présent, par sa volonté de déterminer son avenir, doit tenir compte de l'action qu'ont eue les traducteurs sur la pensée du milieu. Je songe en particulier aux spécialistes de la publicité et du vocabulaire technico-scientifique. Ce sont eux qui ont mis à la portée des élèves et des étudiants, des instituteurs et des professeurs, des techniciens, des ouvriers, des vendeurs, des commerçants et des consommateurs en général les mots et les expressions de langue française qui décrivent les techniques, les machines, les produits de notre âge urbain et industriel. Grâce à leurs bons offices, le Canadien français d'aujourd'hui, contrairement aux générations précédentes, s'associe et s'intègre à un milieu qu'il peut dorénavant identifier et baptiser dans sa langue maternelle. Ce progrès, qui constitue une véritable révolution dont nous commençons seulement à voir les conséquences bénéfiques, contribue à éliminer l'aliénation dont étaient victimes nos prédécesseurs, condamnés à subir sans défense et passivement un milieu qui se présentait à eux dans la langue du groupe dominant et qui leur était étranger sinon hostile.

La collectivité franco-québécoise a contracté une dette de reconnaissance envers les linguistes, les grammairiens et les traducteurs. Leurs travaux, leurs recherches, leur vigilance et leurs interventions ont encouragé la nation dans sa marche vers la reconquête d'elle-même et de son habitat. Pour employer une expression consacrée, vous avez bien mérité la patrie. C'est ce que je tenais à vous dire lorsque j'ai accepté l'invitation de votre présidente. Les services que les traducteurs rendent à leurs concitoyens et l'importance de leur rôle au

LE TRADUCTEUR, UN CRÉATEUR

Canada français, leur méritent un statut de professionnels.

En terminant, je félicite la Société des traducteurs du Québec pour le travail qu'elle a réalisé depuis sa fondation et j'exprime le voeu que ses membres et tous les praticiens de la traduction atteignent les objectifs légitimes qu'ils se sont fixés afin de poursuivre, dans des conditions encore plus favorables, l'oeuvre de libération culturelle qu'ils ont si bien commencée.

Source : Michel Brunet, vice-doyen et directeur du Département d'histoire de l'Université de Montréal. Conférence inédite prononcée devant les membres de la Société des traducteurs du Québec, le 6 novembre 1967.